



# LE ROMAN DES ROMANDS 2012-2013

(fiches de lecture et textes inédits)

Contact  
Association pour le Roman des Romands  
c/o Fabienne Althaus Humeroise  
rue des Buis 3 - 1202 GENEVE  
T.: 076 223 57 63  
E.: [f.althaus\[at\]romandesromands.ch](mailto:f.althaus@romandesromands.ch)



**LE CIEL EST PLEIN  
DE PIERRES**  
**JACQUES-PIERRE  
AMÉE**



## Jacques-Pierre Amée

Né à Dakar en 1953, suisse, canadien et français, Jacques-Pierre Amée est un nomade. Il vit aujourd'hui dans les montagnes jurassiennes. La francophonie, avec son histoire, ses savoirs, ses remous, demeure son territoire d'élection. Il a vécu dans de nombreux pays et exercé toutes sortes de métiers, mais n'a jamais cessé de se consacrer à l'écriture et a présenté, en tant que peintre ou plasticien, une soixantaine d'expositions.

Le résumé : *Le ciel est plein de pierres*, Jacques-Pierre Amée, éditions Infolio

« Graham Rouge, photographe animalier, habite seul dans le haut d'un gros village, entre montagne et plaine. Ce qui survient dans son entourage proche, un hiver, en quelques heures, le bouleverse. Malheur, bonheur ... » (4ème de couverture).

Enchevêtrement des strates du temps, des souvenirs, des événements et des personnages. Roman profond, rempli de résonances et d'épaisseur, qui reflète tour à tour la plénitude, les frustrations et les deuils. Roman de la poésie, de la vie et de ses malheurs, comme l'annonce son titre par cette métaphore ambiguë et superbe. Rien n'est univoque, « Y a rien de facile » (exergue), mais la vie est poésie, la vie et la poésie se donnent ici la main pour tenter de nous réconcilier avec l'inconciliable, pour tenter de nous faire vivre dans le ciel...

(Marianne Dyens)

[www.infolio.ch](http://www.infolio.ch) et <http://jpamee.webs.com>



## Quand j'avais 17 ans : « Mi'kmaq »

« Je croyais que je n'allais pas vivre bien longtemps.

Comment, à cette époque, imaginer que j'écrirai ceci plusieurs décennies plus tard, un beau matin de juillet, en territoire acadien au bord de l'océan ?

Comment, à cette époque, me frotter avec espoir à la lancinante question :

*comment vivre auprès de qui ?*

Je crois me souvenir que j'étais beaucoup trop sérieux. Intransigeant.

Je m'étais pourtant fié à Rimbaud : *On n'est pas sérieux quand on a 17 ans / (...) Le cœur fou robinsonne à travers les romans...*

Le mien, de cœur, m'inclinait à braconner, à résister, à m'opposer à toute injonction ou recommandation. Il me fallait tourner le dos, les talons, déterrer ce qu'on me cachait, souligner le discrédit qui marquait les choix de la génération précédente, ses prétendues conquêtes.

Freud, Nietzsche, Mao... éclairaient-ils vraiment la route et le visage des autres hommes, leurs mots, leurs actes ?

Il y avait Sartre, encore. Et Marcuse et Cie.

Mais il y avait la poésie - un fanal, ou une torche, que levaient très haut quelques naufrageurs : la Beat Generation, le surréalisme ; et il y avait les peintres, Mirò, Jorn, les idées de Fluxus - les musiciens, ceux du jazz, du blues, Dylan, Cohen, les Stones, les Californiens, John Cage. Tous étaient du côté de l'inutile. Me rapprochaient d'une source perdue, espèce de rythme élémentaire, que j'associais à l'Afrique de ma première enfance. M'offraient un accès à l'art - un accès dérobé, mais largement ouvert.

J'ai trouvé de la force auprès de ces figures (identifiées comme ardentes, indépendantes, novatrices) auxquelles je pouvais, à tort ou à raison, reconnaître une forme d'héroïsme. Elles faisaient peur aux porteurs d'autorité, qui s'extirpaient avec angoisse de l'épisode 68, ne voyaient pas la fin de la « Guerre Froide » et puisaient leur joie dans le profit matériel rapide, n'envisageaient de perspective que dans le triomphe de la science, de l'industrie, des mass-media (on disait *mass-media* !).

Où pouvais-je repérer des courages, des libertés, sinon dans l'utopie ou telle ou telle équipée rebelle ? Mais c'était bien le programme des adultes qui me semblait chimérique. On pouvait « s'y prendre » autrement. On pouvait aussi s'aventurer différemment dans le chaos de tous les sentiments, de la passion amoureuse. Il fallait qu'on divague, au sens propre. Qu'on déplace...

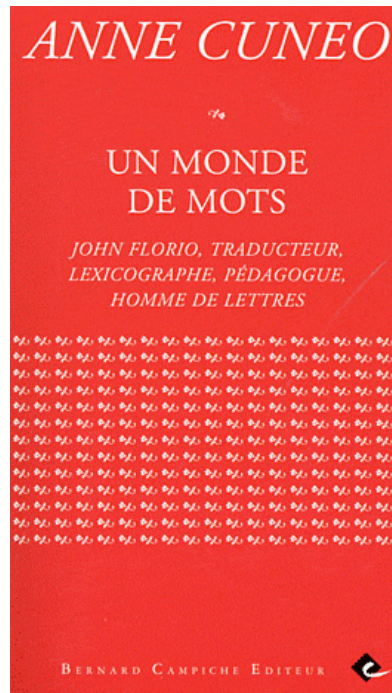
Toute voie où mes parents, instructeurs, éducateurs, jugeaient peine perdue de s'engager, je m'y élançais avec enthousiasme.

En même temps, à ma façon (et cela tempérait chacun de ces excès, me gardait en vie, tout simplement), j'explorais la pensée chinoise issue du taoïsme et les sagesses amérindiennes (je dis cela trop brièvement !).

Ainsi, peu à peu, me suis-je fait une idée plus attrayante et moins arrêtée, ou moins définie, d'un avenir qu'on me présentait comme *la réalité*.

Ainsi ai-je confondu, peu à peu, avec le plus grand plaisir, « livre » et « libre ». »

(Rédigé à Craigmore - sur l'île du Cap Breton, en Nouvelle-Écosse, fin juillet 2012)



## Anne Cuneo

Née à Paris de parents italiens, Suisse par mariage. Écrivain de livres « littéraires » et « documentaires ». Écrit et met en scène pour la radio, la télévision et le théâtre. Collabore au Téléjournal de la RTS à Genève et à Zurich, où elle demeure conjointement aujourd'hui. En juillet 2010, elle a été nommée Chevalier des Arts et des Lettres.

Le résumé : *Un monde de mots*, Anne Cuneo, Bernard Campiche Editeur

Avec Anne Cuneo et son roman *Un monde de mots* (dernier d'une trilogie sur la Renaissance élisabéthaine), nous pénétrons dans le monde des lettres du XVI<sup>e</sup> siècle.

John Florio, son héros, entraîne le lecteur dans le monde de la renaissance des lettres, mais aussi dans celui de la naissance du premier dictionnaire et de la systématisation des savoirs (le titre d'Anne Cuneo faisant directement référence au dictionnaire de Florio, *Queen Anna's World of Words*).

Ce qui aurait pu rester « lettres mortes » et sujet fastidieux se révèle passionnant et se lit d'un trait. Anne Cuneo a le don de faire revivre John Florio, de rendre son récit plein de suspense (comment peut-on s'en sortir quand la vie a bien mal commencé ?) et de surprises (la rencontre avec le grand Montaigne).

Personnage peu connu et oublié, Florio a connu de nombreux pays, plusieurs cultures et a été confronté aux guerres de religions. C'est un citoyen du monde au même titre que ses contemporains Montaigne, Shakespeare et Giordano Bruno, qu'il a côtoyés à plusieurs reprises. Profondément honnête, homme aux convictions solides dans un monde traversé par les tempêtes, il a su évoluer sans se renier et sans renier ses idéaux. Comme Anne Cuneo, Florio a connu une enfance difficile ; comme elle, il s'est fait traducteur des auteurs de son temps ; comme elle, il a été un passeur entre plusieurs cultures et civilisations. Cette parenté donne au roman son épaisseur et sa richesse.

Fresque de ces temps incertains où les hommes se battent à coup de religions et de convictions taillées à la hache, ce roman permet une réflexion approfondie dans les domaines de la religion, de l'éducation, de l'instruction et plus encore, une réflexion sur la vie...

(Marianne Dyens)

## Ma pratique de la lecture, par Anne Cuneo

« J'ai eu envie de lire avant de savoir lire. C'est même pour lire que j'ai appris l'alphabet. En ce temps-là, j'étais en Italie, et cela se passait en italien.

Ça a été comme d'enclencher un moteur, la lecture est devenue mon occupation préférée. Vers l'âge de sept ans, j'ai découvert dans les combles de voisins une bibliothèque à l'ancienne, reliures cuir, tranche or ; elle était abandonnée, la famille n'était pas intéressée par la lecture. J'ai dévoré tout ce que je trouvais, et c'est ainsi que j'ai lu un grand nombre de classiques : Homère, Dante, Léonard de Vinci, Machiavel, jusqu'aux romantiques, à quoi était venu s'ajouter un seul auteur « moderne » : Jack London – c'est là que la bibliothèque s'arrêtait.

Si ma mère avait découvert ce que je faisais pendant qu'elle me croyait en train de jouer avec les autres enfants, elle m'aurait tiré les oreilles et aurait dit: « Cette enfant n'est pas normale, heureusement qu'elle n'a pas compris ce qu'elle lisait. »

Mais cette enfant comprenait parfaitement, elle apprenait même par cœur des textes dont elle se souvient aujourd'hui encore, et elle était parfaitement normale : elle adorait ses poupées et son ours en peluche, mais elle leur préférait les livres.

Lorsqu'à l'âge de neuf ans j'ai perdu ma famille, mon père étant mort et ma mère étant venue travailler en Suisse, je me suis retrouvée dans un de ces internats comme il en subsiste dans l'Italie moderne, où les obscurantistes continuent à penser qu'une fille n'a pas besoin de s'instruire, son seul horizon étant le mariage et les enfants. Je n'avais rien contre le mariage et les enfants, je ne voyais pas en quoi cela pouvait être mis en cause par la lecture. Les circonstances qui ont suivi la mort de mon père m'avaient forcée à me prendre en main ; ma première décision a été de défendre mon droit de lire. Cela m'a coûté beaucoup de punitions, et même quelques coups, qui n'ont eu qu'un résultat : il est devenu plus important de lire que de manger.

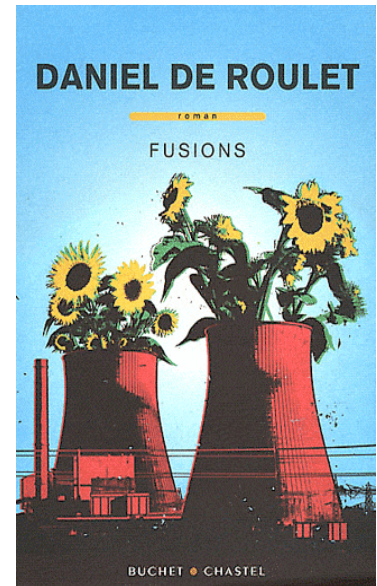
A quinze ans, ce que j'aimais le plus au monde c'était d'aller à l'école, parce que c'était un lieu où on lisait. Lorsque je n'étudiais pas, je lisais. Entre temps, j'étais arrivée à Lausanne et j'avais appris le français. Un jour, j'ai découvert la Bibliothèque municipale, et à partir de là, vous ne m'auriez plus rencontrée sans un livre. Me voyant arriver tous les jours, la bibliothécaire a repéré en moi une accro de la lecture, et s'est mise à me conseiller des livres.

J'étais pauvre, le cinéma et le théâtre (qu'entre temps j'aimais tout aussi passionnément) coûtaient de l'argent, la bibliothèque était gratuite – les livres sont restés pendant toute mon adolescence mes meilleurs amis, et même plus que ça, ma première nécessité. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main.

Et ainsi, une habitude a été prise. Aujourd'hui encore, avant de sortir, je contrôle si j'ai mon porte-monnaie, un mouchoir, et quelque chose à lire. N'importe quel texte, classique ou contemporain, que je lis de n'importe quelle manière : dans un livre, dans mon téléphone portable, ou mon iPad. L'essentiel, c'est de lire.

Je ne peux pas nommer un livre de combat particulier, tous ceux que j'ai lus pendant mon adolescence sont des livres de combat – la lecture en soi a été un combat.

De même, je ne conseillerai pas de livres. En choisir trois... j'aurais la sensation de trahir tous les autres ; que chacun aille dans une bibliothèque – toutes permettent désormais de feuilleter presque tous les livres. Que chacun fasse ses propres choix : l'amour de la lecture passe souvent par le coup de foudre pour un livre, suivi par l'envie de trouver dans d'autres le même émerveillement. »



## Daniel de Roulet

Né à Genève en 1944. Formation architecte. Profession informaticien. Déformation romancier, à plein temps depuis 1997. Court les marathons à temps perdu.

Le résumé : *Fusions*, Daniel de Roulet, éditions Buchet / Chastel

*Fusions* reprend en toile de fond le thème de l'atome et de l'énergie nucléaire. Or le titre recouvre plusieurs sens et le roman « se lit sur plusieurs portées ».

*Fusions* comme :

- celle de la bombe d'Hiroshima qui entraîne l'irradiation dont souffre Shizuko, l'une des héroïnes du roman
- celle des deux firmes spécialisées dans le traitement des déchets nucléaires
- celle du nom d'une tour élevée à Londres par l'un des protagonistes du roman, l'architecte Max vom Pokk
- celle du réacteur de Tchernobyl (1986) qui a sonné le glas de l'URSS (« La fusion du cœur de Tchernobyl a été la véritable raison de l'effondrement de l'Union soviétique. » Mikhaïl Gorbatchev)
- celle enfin des blocs de l'Est et de l'Ouest.

Autant de fusions, autant de thèmes et de problèmes évoqués. Roman ingénieux et complexe qui aborde et résume l'histoire de la seconde moitié du XXe siècle, *Fusions* se lit comme un polar. Roman historique et politique aussi, il fourmille de renseignements précis ou inventés, de personnages fictifs ou historiques qui prêtent parfois à confusion. Mais au final, sa construction rigoureuse reflète bien la complexité du monde et les crises qui l'ont secoué.

(Marianne Dyens)

## Quand j'avais 17 ans : /

« A dix-sept ans, je me considérais comme adulte. J'étais allé seul à Paris sur un vélo Solex, j'avais mis vingt heures sans m'arrêter ailleurs que dans une grange pour me reposer dans le foin. J'écrivais des poèmes où je comparais les gens à des allumettes dans une boîte, tous rangés et sans liberté. J'avais une bonne amie, un camarade de classe nous prêtait sa chambre pour nous cacher sous les draps.

Je n'aimais ni la gymnastique ni le prof d'allemand. Le prof de français était notre préféré, il nous vouvoyait comme des adultes, d'ailleurs il s'est marié avec la plus belle fille de la classe qu'il avait draguée pendant un voyage d'étude. Comme ses collègues, il fumait pendant les cours, mais nous interdisait de sortir nos Gauloises avant la récréation.

Au gymnase français de Bienne, les filles et les garçons avaient été regroupées pour former des classes de vingt élèves. La moitié d'entre nous venait chaque matin en train. A midi nous, les externes, restions en ville, gardions notre argent pour un café à la terrasse de l'Odéon. Nous donnions des notes aux passants : des mauvaises aux vieillards de plus de trente ans, des bonnes aux jeunes suisses allemandes qui nous lançaient des sourires. Quand le patron venait nous faire taire, nous lui disions : « A l'Odéon tout est bon, sauf le patron qui est un con. »

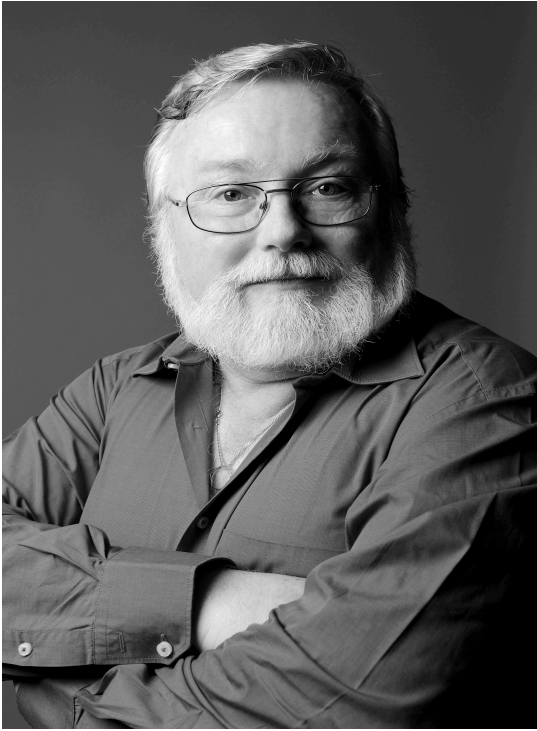
Une samedi par mois, nous organisions une « surboum » chez l'un d'entre nous dont les parents étaient absents. Chacun apportait ses 45 tours après avoir écrit son nom sur la pochette, mais ça n'en faisait pas beaucoup. L'après-midi, les filles allaient chez le coiffeur se faire enduire les cheveux de laque. Si on les décoiffait en dansant, elles restaient hirsutes pour toute la soirée. Les garçons mettaient leurs plus beaux habits. Deux d'entre nous avaient un complet en velours côtelé, un noir et un marron, mais ça c'était parce qu'ils avaient des parents riches. Moi, je devais porter les habits du frère cadet de ma mère plus âgé que moi, je « finissais » sa garde-robe. La « surboum » s'achevait dans une aube romantique, le dimanche se passait à remettre de l'ordre.

Pendant les vacances, nous ne partions plus avec nos parents, personne d'entre nous n'avait jamais pris l'avion, nous travaillions sur les chantiers où les ouvriers siciliens nous apprenaient à jurer dans leur langue. A quinze ans, j'ai pointé dans une fabrique d'horlogerie à démonter des roulements à bille défectueux. Le geste durait douze secondes, à répéter des centaines de fois avant de prendre une pause. On aurait dit que le temps ne passait plus. Là j'ai décidé de tout faire pour ne jamais être ouvrier à la chaîne. Mais je ne voulais pas non plus devenir patron.

Bien qu'adulte, je pleurais en lisant La Princesse de Clèves et d'autres livres que je volais à un libraire myope pendant qu'un copain s'arrangeait pour le distraire. Au cinéma, je me reconnaissais parmi ceux qui faisaient peur aux bourgeois et qu'on appelait les jeunes gens en colère. Nous étions à la fois anarchistes parce que nous détestions l'Etat et son armée, royalistes par extrémisme et communistes pour effrayer nos mères.

Je ne voulais pas devenir un vieillard comme mes parents, ni prof de français dragueur. Je voulais la fureur de vivre, être James Dean, mort à 23 ans, faire de moi un révolté, un rebelle sans raison, m'assurer que personne ne déciderait jamais rien à ma place. »





## Jean-François Haas

Jean-François Haas a fait ses études au collège de Saint-Maurice (Valais) et à l'Université de Fribourg, où il a suivi les cours de Jean Roudaut. Il enseigne au collège de Gambach à Fribourg et vit à Courtaman, où il fait ses débuts d'écrivain en 2007.

Le résumé : *Le chemin sauvage*, Jean-François Haas, Editions du Seuil

Après deux romans exigeants, cette merveille de limpidité et d'émotion. Jean-François Haas reste un écrivain de style, mais il a épuré sa plume pour ce poignant *Chemin sauvage* qui puise dans les paysages de son enfance : un village fribourgeois des années 1960, où des ouvriers italiens, venus travailler sur le chantier voisin, rencontrent méfiance et incompréhension. Le narrateur, 12 ans, s'attache à Myriam, camarade de classe recueillie dans un orphelinat, puis mise, c'est-à-dire adoptée après enchères, par une famille paysanne. Elle subit des attouchements, avant de disparaître.

Jean-François Haas mêle ce drame fictif à une observation pertinente de cette communauté recluse sur elle-même, embourbée dans les non-dits, anesthésiée par le poids du silence. Aucun pathos, mais une justesse de ton épatante, de bout en bout.

(Eric Bulliard)

## Quand j'avais 17 ans : /

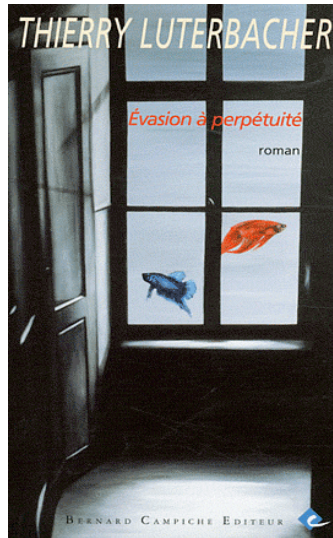
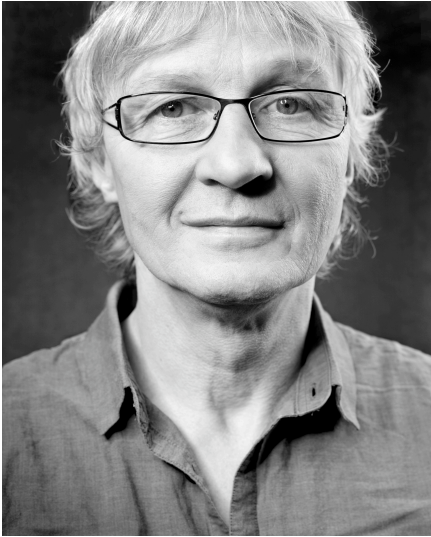
« On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... Lorsque Rimbaud écrivait cet alexandrin, le premier de Roman, il trichait sur son âge ; il n'avait que seize ans. Voilà ce que nous apprennent les manuels de littérature. A dix-sept ans, les manuels m'intéressaient moins que les poèmes et les romans. Il y avait dans ce premier vers et dans tout le poème une insouciance à laquelle j'aurais bien voulu m'accrocher.

Mais, à dix-sept ans, j'avais le cœur terriblement sérieux et j'avais de la peine à vivre. Pourtant, j'étais bon élève et j'étudiais avec plaisir, conscient en plus que c'était un privilège. Mais j'étais mal dans ma peau ; ce n'est pas très original, mais très douloureux. Ça ne m'empêchait pas d'avoir des amis, d'aimer faire la fête avec eux (c'était plus rare qu'aujourd'hui), de me passionner pour la pêche, le football où je réussissais mieux comme spectateur que comme joueur, le cinéma. Je m'intéressais au monde autour de moi, j'essayais de m'informer : guerre froide, guerre du Vietnam, Tiers-Monde, non-violence. Durant l'été, je travaillais en usine et cela m'avait donné un sentiment de solidarité avec les ouvriers que je rencontrais. Surtout, je lisais et j'écrivais. C'était ma respiration depuis l'enfance.

Les livres me donnaient les mots et les phrases pour prendre ma place dans la réalité autour de moi. Un livre en particulier, à dix-sept ans : *La Peste*, de Camus. Mais je découvrais aussi des écritures : quel choc de lire *La Route des Flandres*, de Claude Simon. Et *Je vivrai l'amour des autres*, de Jean Cayrol. A chaque livre lu, ou presque, le monde extérieur et le monde qui était en moi devenaient un peu plus habitables. Lire n'était pas une façon de m'éloigner de la vie, c'était ma façon de vivre, de venir au monde. Je suis toujours étonné que tant de gens demandent à la lecture des romans un moment d'évasion ou de distraction. Je lui demandais, et je lui demande encore aujourd'hui, bien plus. J'en attendais entre autres des réponses à mes questions ; j'en ai trouvé quelques-unes. Mais j'ai surtout trouvé d'autres questions, qui m'ont souvent ouvert des portes, proposé de nouveaux chemins. Aujourd'hui, j'aime mieux les questions que les réponses ; les réponses risquent toujours de nous enfermer dans de fausses certitudes, les questions nous disent : Allez, avance, tu n'es pas encore arrivé, tu n'es pas encore installé, tu peux devenir encore plus un homme.

Je lisais donc, et j'essayais d'écrire. J'ai tenté pour la première fois cette année-là de rédiger un texte en laissant ma phrase se développer, comme faisait ou me semblait faire celle de Claude Simon, et son développement saisissait le moment présent, le passé, le futur, le rêve, le monde intérieur et le monde extérieur dans une sorte de flux qui ne cessait de me porter plus loin. Je me sentais bien dans la phrase que j'écrivais, de toute ma difficulté à vivre que j'essayais de dire dans une fiction. Comme si j'étais en train de muer et commençais de trouver ma vraie peau. J'ai travaillé des années encore pour trouver ma phrase, mon rythme. J'ai eu dix-sept ans jusque dans la cinquantaine.

Des textes écrits cette année-là, je n'ai rien gardé. Et je ne le regrette pas. Si mes livres me jouent un jour le mauvais tour de faire que je me retrouve dans un manuel, au moins personne ne pourra écrire que je n'avais alors que seize ans. Mais, vrai, je le jure, j'avais dix-sept ans. »



## Thierry Luterbacher

Né en 1950, à Péry-Reuchenette, dans la partie francophone du canton de Berne (Suisse), Thierry Luterbacher est journaliste, réalisateur, auteur, metteur en scène de théâtre et artiste-peintre. Père de trois enfants, Thierry Luterbacher vit à Romont, près de Biemme, en Suisse romande. Son premier roman a été primé sur manuscrit par le Jury du Prix Georges-Nicole 2001, puis, après sa parution, par le Prix 2001 de la Commission de littérature française du canton de Berne et le Prix Saint-Valentin 2002.

Le résumé : *Évasion à perpétuité*, Thierry Luterbacher, Bernard Campiche Éditeur

On l'appelait la « bande du foyard ». Une dizaine de jeunes gens du village, réunis autour d'Emile. Soit Emile Typhon, le chef, le meneur charismatique, un de ces types qu'on a envie de suivre au bout du monde. Sauf qu'Emile est en fuite perpétuelle, poussé par sa révolte et son refus des carcans.

En s'inspirant de la figure de Walter Stürm (surnommé le « roi de l'évasion », mort en prison en 1999), le Jurassien bernois Thierry Luterbacher signe un attachant portrait (souvent en creux) d'homme libre. L'auteur d'*Un cerisier dans l'escalier* (2001) tisse des liens entre passé et présent, retraçant le destin des membres de la bande. Rigoureusement construit, *Évasion à perpétuité* est balayé par le souffle de cet Emile insaisissable et magnétique qui affirmait : « Je suis pour le soleil levant, le soleil couchant et les forêts profondes. »

(Eric Bulliard)



## Quand j'avais 17 ans : /

« Je traînais mes 17 ans par les cheveux qui poussaient comme l'herbe sauvage. Dans la tête, des images impossibles qui semaient des fleurs de pavés. Je respirais des odeurs de tendresse. J'étais d'ailleurs. Mes poings décochaient des coups d'autrement en montant à l'assaut des certitudes de la société.

J'avais détesté l'école. Mais j'aimais musarder sur son chemin. Je l'avais imaginé comme l'apprentissage de la plus belle des géographies, de l'histoire des sens, de la biologie des sentiments, de la dictée de l'imagination, des mathématiques de la déraison, du dessin de la volupté, du chant des sirènes, de la gymnastique de l'âme. Mon école à moi. Celle que j'ai découverte était à l'envers de moi.

Un avis presque unanime m'avait condamné à un avenir radieux de bon à rien. Le terme ne me déplaisait pas. Je serai donc un bon à rien à l'opposé des bons à tout qui m'enseignaient une vie dont je ne voulais pas. La société m'habillait d'un monde qui avait rétréci au lavage, plus à ma taille et, quelques compagnons de planète et moi, nous en faisons exploser les coutures. Nos parents nous menaçaient des loups qui viendraient nous enlever si nous n'étions pas sages.

Nous étions devenus ces loups !

Et nous n'étions pas sages !

Nos hurlements devaient faire tomber les murs des croyances serviles et notre réponse soufflait dans le vent... Je porte encore les stigmates de ces nuits où l'amour de vivre, la haine de la guerre et la révolte contre l'injustice étaient mes seules préoccupations sur terre.

Je n'avais qu'une idée en tête, partir. Partir et ne jamais revenir. Je suis parti. La route m'a pris. Je lui parlais. Je la prenais. Je voyais ses ténèbres et ses lumières, sa paix et ses guerres. Je la regardais et parfois elle dormait sur un lit de pierres et parfois elle laissait le bon temps rouler sur l'herbe tendre.

Au détour d'un contour, des coups de poing à l'âme ont transfiguré mon existence. Je suppose que c'est le ressenti de ceux qui rencontrent Dieu, de celles devant lesquelles apparaissent la Vierge Marie. Moi, j'ai vu apparaître Band-i Amir comme j'ai vu apparaître la paroi Nord de l'Eiger, Jérusalem, Paris, les Baux-de-Provence, Machu Picchu et New York en traversant Brooklyn Bridge. Ce sont mes dieux, mes vierges, mes miracles à moi.

La rencontre est le miracle de la route. Détaché des contraintes de l'existence, le voyageur va à l'essentiel. Il retrouve la sagesse de l'instinct et en-dehors de manger, boire et « où dormir », rien ne lui embourbe l'esprit. Il saisit l'essence de l'instant qui le délivre de la gêne, de ce que l'on n'ose pas, des règles de bienséance. Chacun reprend sa route et l'on se donne d'autant mieux à l'autre quand on sait qu'on ne le reverra probablement jamais. Le temps d'un instant, un homme pouvait devenir un ami d'enfance et une femme l'amour d'une vie.

La route m'a inventé d'autres moi. Elle a été mon école, mon alphabet. Elle seule me rendait à l'insouciance du même qui se racontait des histoires que j'ai fini par écrire. A quatre pattes dans le verger de mon enfance, les brins d'herbes devenaient des lianes, les arbres des baobabs, les branches de bois mort des anacondas, les chardons des monstres, les insectes des dragons et les fleurs, des princesses où se posaient des fées papillons. La nuit tombait en plein jour. J'inventais des mots et des langues, je me confiais des secrets, des choses défendues.

Le vent m'emporte encore aujourd'hui sur le dos d'un scarabée vers la lumière incertaine d'une luciole. »



## Quentin Mouron

Né le 29 juillet 1989, à Lausanne, il passe dès 1992, une enfance solitaire, en plein coeur de la forêt québécoise. De retour en Suisse en 2001, Mouron est scolarisé à Oron-la-Ville, avant de commencer son Gymnase à Lausanne (2004), à la Cité. L'année suivante, il met ses études entre parenthèse et entreprend un premier voyage d'un an aux USA, où il se rend pour la première fois dans le désert. A l'université de Lausanne, il étudie actuellement le français moderne et la philosophie. Il écrit ses premiers poèmes dès l'âge de quatorze ans.

Le résumé : *Au point d'effusion des égouts*, Quentin Mouron, Olivier Morattel Éditeur

Au point d'effusion des égouts, dans les rues de Los Angeles et de Las Vegas, il y a un jeune voyageur suisse qui, débarrassé du rêve américain, a choisi de regarder, de vivre les États-Unis sans œillères, hors des cadres touristiques. Il donne ses impressions, raconte ses rencontres et cherche dans chaque événement une leçon de vie, cynique le plus souvent.

Au fil de ses découvertes, il se laisse remplir de paysages urbains d'une beauté sale ou fausse, et de visages autochtones. Les hommes et les femmes que, s'accrochant aux rencontres du moment, il fréquente successivement sont souvent névrosés, mélancoliques ou maladifs, mais riches en couleurs et attachants, chacun à sa manière.

Le roman de Quentin Mouron offre donc un point de vue original sur l'Amérique contemporaine auquel correspond, au niveau du style, une langue très personnelle, subtilement rythmée, proche de l'oralité et pourtant créative, travaillée et même recherchée.

(Timothée Léchet)

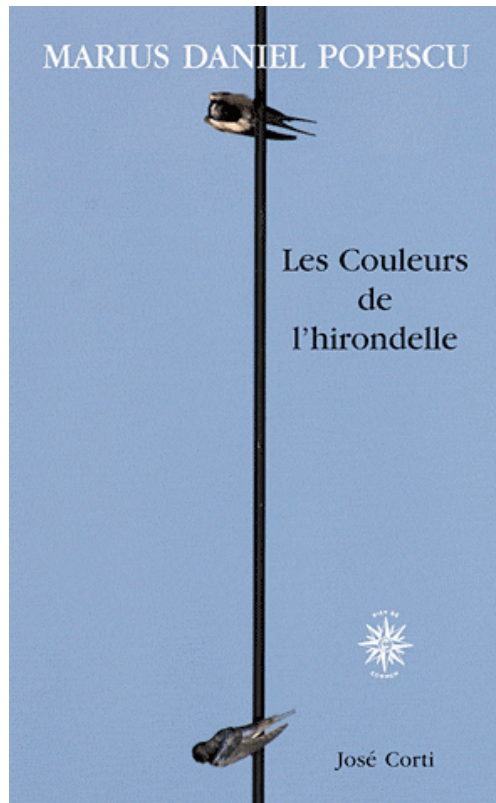
## Ma pratique de la lecture, par Quentin Mouron

« Il est difficile de trouver un sujet aussi saturé que « la pratique de la lecture », où chacun vient mettre son grain de sel, sa douce connerie, son petit lieu commun – à s'écheveler sur qui il faut lire en premier, en deuxième, de quelle manière, ce qu'en dit Proust, ce qu'en dit Cingria, ce qu'en dit tel ou tel. Forcément, on en vient à ne plus prêter l'oreille... Qu'on change de chaîne quand à la télé une gloire poussiéreuse nous assène son couplet sur les vertus de la lecture, et comme c'est bien, et comme c'est beau, et comme c'est essentiel. Je n'ai jamais trouvé la chose bien essentielle. Je n'ai pas beaucoup lu. Seulement quelques livres qui m'ont marqué, que j'ai lu plusieurs fois, et que je me rappelle dans des moments particuliers : ruptures, mariages ou enterrements, engueulades, bad trip, etc.

Quand j'ai commencé à acheter des bouquins, je les ai choisis tout à fait au hasard, d'après la couverture, le titre, par erreur (cherchant un livre du Marquis de Sade, mais n'ayant noté son nom nulle part, je me suis retrouvé avec un roman de George Sand et la biographie de Sartre – la troisième fois était la bonne, mais tomber sur *La Petite Fadette* quand on attend un pamphlet libertin...). Par la suite, j'ai un peu affiné... Mais je me suis d'abord tenu aux classiques, question de prix, et n'ai abordé la littérature « contemporaine » qu'un peu plus tard, quand j'ai commencé à écrire régulièrement, pour me tenir au courant de ce qu'on publiait. J'ai eu des bonnes surprises. Et même les mauvais livres me plaisaient puisqu'ils me montraient qu'un livre n'a pas besoin d'être bon pour être publié – ça redonnait espoir. En fait, pour l'égo, ce sont les mauvais livres que je préfère. Les bons sont dangereux – ils renvoient à soi-même.

Quant à donner des conseils de lecture, je n'ai rien d'un libraire, mais comme une gymnasienne m'a posé la question l'autre jour et que je lui ai répondu, je vais tâcher de reprendre plus ou moins ma réponse... Il ne s'agissait pas, bien sûr, d'articuler quelques noms au hasard et de terminer là. Nous avons commencé, dialectiquement, par picoler un peu. Et puis quand vraiment je ne pouvais plus passer pour un bibliothécaire je me suis permis d'articuler *L'Unique et sa Propriété* de Max Stirner, considéré avec raison comme le père de l'anarchie, et puis encore de parler de Philippe Muray, qu'on a vite condamné aux poubelles de l'histoire, estampillé « nouveau réactionnaire », et dont le *Festivus Festivus* est une incroyable somme de combats contre la pensée dominante, contre les poncifs de la droite et de la gauche, une peinture au vitriol de ce début de millénaire, et finalement du *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand Céline qui, pour ne pas être à mon sens ce qu'il a fait de mieux, reste la meilleure des clef pour entrer dans son univers. Et puis un quatrième bouquin quand même, puisque j'ai relu récemment l'autobiographie de Marilyn Manson, dont je n'avais pas saisi d'abord le côté « roman d'initiation », la justesse de la peinture de mœurs des années 80, la violence de celles-ci et la violence de la réaction qu'elles provoquent. Quatre livres que je conseille de lire, donc. Mais j'imagine que chacun arrive à la lecture d'une façon différente...

Encore une fois, c'est un sujet que je n'aime pas. »



## Marius Daniel Popescu

Né le 10 juin 1963 à Craiova (Roumanie), il fait des études supérieures à la Faculté de sylviculture de l'Université de Brasov. A la chute du régime de Ceausescu, il fonde l'hebdomadaire *Replica*, qu'il dirige jusqu'à son départ pour la Suisse en 1990. Popescu s'installe à Lausanne où il gagne sa vie en travaillant comme conducteur de bus. Il crée en 2004 *Le Persil*, un journal littéraire ouvert aux jeunes talents et écrivains confirmés de la Suisse romande.

Le résumé : *Les couleurs de l'hirondelle*, Marius Daniel Popescu, Editions José Corti

Constant aller retour entre l'ici et l'ailleurs, *Les couleurs de l'hirondelle* tisse un récit dense fait de contrastes, dans un récit coulé dans un même flux. Le livre commence devant une morgue d'un hôpital de Roumanie, où le narrateur est venu chercher le corps de sa mère. Dès les premières pages, le lecteur plonge dans une temporalité bien particulière, portée par une linéarité qui mêle les gestes, les pensées, mélangeant des événements et les réflexions en tout genre. De fait, il n'existe aucune forme de hiérarchie entre les différents souvenirs, les événements passés en Roumanie ou à Lausanne, les jeux de rôles partagés avec sa fille de onze ans, les souvenirs de sa propre enfance sous le règne du parti unique, tout comme entre les réflexions sur la prose ou la poésie, les définitions de dictionnaire ou la lecture d'un billet de tribolo... Récit sans intrigue, *Les couleurs de l'hirondelle* s'ente sur la recherche d'un souffle et d'un style qui tient davantage de la recherche d'une langue, sans se départir d'une attention à la poésie du quotidien.

(Muriel Zeender)

## Quand j'avais 17 ans : /

Tu es dans cette ville depuis presque trois ans et il te reste encore une année avant les épreuves de baccalauréat, tu as une chambre à toi dans un appartement de quatre pièces qui appartient à un couple de fonctionnaires que ta mère avait connu pendant ses études universitaires et qu'elle a prié de t'héberger pendant tes deux dernières années de lycée. À presque deux cents kilomètres de la ville de ton enfance, tu prépares ton entrée dans la vie des adultes, tu aimes beaucoup les mathématiques, tu travailles plusieurs heures par jour l'algèbre, la trigonométrie et la géométrie, tu vas à l'école du lundi au samedi et tu portes l'uniforme bleu marine des élèves du parti unique, avec une casquette réglementaire et un rectangle noir, en coton, cousu sur la manche gauche de ta veste, à mi-hauteur entre le coude et l'épaule, et sur lequel sont inscrits, en lettres jaunes, le nom de ton école et ton numéro de matricule.

Aujourd'hui, après les cours, tu as rendez-vous avec ta petite amie, elle étudie dans une classe parallèle, elle a une chambre à elle en ville, chez l'une de ses tantes, tu vas lui faire cadeau du livre qui parle de corsaires et de colonies espagnoles et anglaises, tu vas l'inviter à manger une glace dans la pâtisserie de son quartier, elle va te raconter plein d'histoires et aussi comment elle doit inscrire chaque jour les absences de ses collègues dans le registre de la classe ; elle va te parler de son frère et tu as l'envie de la serrer dans tes bras et de l'embrasser sur la bouche et de lui mordiller les lèvres, elle aime caresser tes cheveux et ta nuque et tes épaules.

Tu loges dans la chambre du fils de tes hôtes, il a quelques années de plus que toi et il est étudiant à l'Institut de Marine du pays, il veut devenir commandant de navire, il revient à la maison seulement pendant les vacances, tu dors dans son lit et tu travailles à son bureau, tes draps et tes couvertures et ton duvet viennent de chez ta mère et tu veux réussir l'examen à l'université, pour devenir ingénieur forestier.

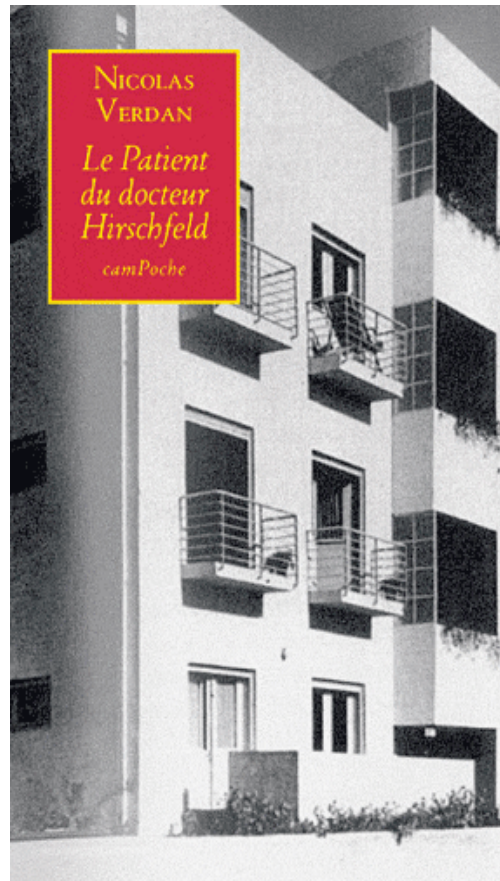
Tu vis et tu étudies dans le pays du parti unique, tu prends tes repas à la cantine du lycée, tu sors de ta chambre, tu veux aller aux toilettes et tu traverses le hall, tu t'arrêtes devant la porte du salon, tu frappes, deux fois, à cette porte, tu entends le « oui ! » de la femme qui t'héberge, tu entres, tu la vois dans un fauteuil, devant le poste de télé allumé, tu lui dis « excusez-moi, je passe seulement pour aller à la salle de bains ! », elle te dit « pas de problème, tu peux venir voir les nouvelles avec nous, après tes leçons » :

« Notre Guide Suprême, Secrétaire Général du Parti Communiste, Président de la République et Commandant en Chef de nos Forces Armées, a effectué une visite officielle à Moscou où il a rencontré le Secrétaire Général du Parti Communiste de l'Union Soviétique et plusieurs de ses ministres ; la rencontre s'est déroulée sous le signe de la collaboration fraternelle entre nos peuples et plusieurs documents qui concernent le développement de notre lutte commune contre le capitalisme ont été signés.

La Chère Épouse de notre Guide Suprême, Académicienne et Présidente du Conseil des Ministres, a effectué une visite de travail dans la Fabrique de médicaments de la capitale ; tous les membres de la classe ouvrière de l'entreprise l'ont reçue avec l'immense amour et le plus grand respect qu'on lui doit pour ses travaux scientifiques et politiques. »

(Ce « souvenir » fait partie d'un texte plus important qui va trouver sa place dans le prochain livre de Marius Daniel Popescu, livre qui va continuer... *Les Couleurs de l'hirondelle* !)





## Nicolas Verdan

Né en 1971 à Vevey, d'une mère grecque et d'un père suisse. Père d'un garçon de 15 ans, il vit à Chardonne, son village dans les vignes, quand il n'est pas à Athènes, sa ville de toujours. Avant de démarrer une carrière indépendante en 2010, Nicolas Verdan a travaillé durant quinze ans pour le quotidien *24 Heures* à Lausanne. Après un livre où il se glissait dans la peau du Corbusier, il développe actuellement le scénario d'un film autour de l'architecte franco-suisse.

Le résumé : *Le Patient du docteur Hirschfeld*, Nicolas Verdan, Bernard Campiche Éditeur

Découpé en trente chapitres brefs où alternent, selon un principe à la fois souple et rigoureux, le début des années 1930, celui des années 1940 et la fin des années 1950, de Berlin à Tel Aviv (et retour) en passant par la Suisse, l'Argentine et la Grèce, ce *Patient...* de Nicolas Verdan ne se disperse pas cependant dans un va-et-vient géographique et temporel. Il creuse au contraire en profondeur une réalité historique, la persécution des homosexuels sous le III<sup>e</sup> Reich. L'un d'entre eux peut-être (ce n'est pas explicite), désigné à juste titre comme le *patient*, un juif doublement exilé, remonte dans le temps comme dans l'espace de sa vie. Karl Fein recherche en effet pour le compte du Mossad la liste très convoitée des Allemands qui ont fréquenté comme lui le célèbre institut de sexologie du Docteur Magnus Hirschfeld à Berlin pendant la guerre. Ce faux roman d'espionnage recèle en définitive un plaidoyer pour le respect des différences, contre l'exclusion.

(Eric Eigenmann)

## Ma pratique de la lecture, par Nicolas Verdan

« Pour ce qui est des nouvelles sorties en langue française ou traduites en français, je fréquente les librairies. Je cherche avant tout à suivre le travail d'auteurs que je suis depuis des années et j'attends toujours avec impatience leur nouveau livre que je découvre et lis à la lumière de leurs anciennes publications. J'aime échanger des vues avec une libraire de Vevey qui me donne des conseils.

J'aime ce contact qui m'ouvre les yeux sur des livres que je n'aurais pas su voir.

Comme je voyage beaucoup, j'aime fouiner dans les librairies des aéroports. C'est là que je découvre des auteurs de langue anglaise et allemande, souvent des auteurs de best-sellers que je lis dans leur langue. J'ai ainsi découvert un auteur de polars hors normes : James Lee Burke, qui m'a fait voyager en Louisiane. C'est aussi comme ça que je suis tombé sur Jeffrey Eugenides, un Grec d'Amérique, auteur du bouleversant *Middlesex*.

J'ajoute que je suis un collectionneur d'éditions originales. J'aime voir et sentir une couverture, un graphisme qui me plonge dans le contexte d'une autre époque, celle où le livre fut écrit. C'est ma manière de lire les textes d'auteurs du XXe siècle. J'y vais à l'instinct. Et souvent, quand je découvre un auteur, c'est un autre qui se présente à moi. Un livre en appelant toujours un autre.

Dernière découverte : *Hamlet Machine*, de Heiner Müller et *Journaux* de Robert Musil.

Je ne suis jamais les conseils des journaux, je fais leurs suppléments culturels et autres blogs de critiques. Mais il arrive qu'une bonne interview radiophonique d'auteur me donne envie d'en savoir plus.

Les mots « classiques » et « contemporains » sont dangereux. Un livre n'est jamais un classique quand il est contemporain. Et c'est pourquoi j'aime lire de futurs classiques et d'anciens contemporains, en me fichant bien de savoir qui en a décidé ainsi. En réalité, les livres, pour moi, traversent le temps et en jouent. N'est-ce pas cela qui les rend précieux ? Ceci dit : je lis aujourd'hui Pausanias et Corneille (que je n'aimais pas à 17 ans), comme je lis Russel Banks ou Marguerite Duras.

Je trouve le livre en papier plus pratique qu'une liseuse : pourquoi se compliquer la tâche en cherchant le câble d'alimentation, quand l'icône de la batterie indique 3% ? Et encore une fois, j'aime l'odeur des livres. Plonger le nez dans *Le Train de Simenon*, dans l'édition des Presses de la Cité, c'est déjà rentrer dans l'une des plus belles histoires d'amour que j'aie jamais lues.

Le livre, en soi, est pour moi une résistance à une certaine forme de médiocrité du monde. Dans mon fourreau, je placerais *Neige* d'Orhan Pamuk. Je crois au pouvoir des anti-héros. Ka, le personnage principal de ce roman, livre un combat perdu d'avance contre un Etat policier et des extrémistes religieux. Qu'est-ce qui peut le sauver ? Rien. Heureusement, demeure l'écriture, qui seule vient à bout de l'obscurantisme. Pamuk est un grand poète.

Les trois livres que je conseillerai : *La Nuit Morave* de Peter Handke (en français, si bien traduit par Olivier Le Lay), *Une femme fuyant l'annonce* de David Grossman (un livre majeur de ce début de siècle, un style décomplexé, une narration complexe sous des apparences de simplicité, pour lire autrement le conflit israélo-palestinien) et *Théodora* de Corinna Bille (un ouvrage qui m'a ému aux larmes). »

